

XYZ. La revue de la nouvelle

Y a-t-il une vie avant la mort?

Lise Harou



Numéro 14, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harou, L. (1988). Y a-t-il une vie avant la mort? *XYZ. La revue de la nouvelle*, (14), 4-6.

Y a-t-il une vie avant la mort?*

Lise Harou

«Ma vie est quelque chose de très compliqué en ce moment», dit-elle. C'est le début du mois de mai. Chaque jour je vois la lumière qui passe à travers les tulipes jaunes. Viendra-t-elle avant que ces fleurs-là soient mortes? Déjà les magnolias ont perdu leur splendeur: les invraisemblables corolles se sont défaites. Il fallait s'y attendre puisque les instants les plus prometteurs et les visions les plus éblouissantes ont vite fait de s'évanouir dans le néant. Des mangues mûrissent dans le silence de la maison où, incrédule, je rêve encore de son apparition.

Parfois, elle cherche à croire que la lutte pour survivre ne lui pèse pas trop. Parfois — les paupières s'abaissent un instant, signe de lassitude insurmontable —, elle se voit obligée d'admettre que c'est lourd comme une montagne. L'eau scintille sous le pont Champlain, mais elle est ailleurs. Il fait trop beau. Il faut ouvrir la porte pour dormir et regarder peu importe où. Le vent entre et c'est un vent doux, presque d'été. Elle est toujours ailleurs.

Bien des après-midi passent. Je lis Hubert Aquin tandis qu'un soleil pâle tombe sur le parc. Au courrier, rien d'autre en douze jours qu'une belle carte d'Italie: quelqu'un, quelque part, se souviendrait donc de mon existence? Ses lettres à elle ne sont jamais là lorsque j'ouvre le casier, dans l'amertume fiévreuse de chaque nouveau matin. J'avais fini par croire qu'elle écrirait, tôt ou tard. Comme ça, sans aucune raison, c'est certain, mais je croyais que cela ne pouvait qu'arriver, que tôt ou tard ce silence accablant en viendrait à crever.

On pourrait penser que je souffrais de son absence. À vrai dire, j'anticipais plutôt avec effroi ce qui ne manquerait pas d'arriver: l'inquiétude d'abord — exactement ce que je cherchais à éviter —, puis les défécations,

* Un inconnu, ou peut-être une inconnue, a inscrit cette pensée sur un mur, au centre-ville de Montréal, entre janvier et avril 1987.

la fuite et le rejet. Tout cela avant que le moindre rapprochement pleinement consenti ait pu être consommé.

Il y a chaque jour des listes de choses à faire, anodines et distrayantes : réparer le sac de toile; banque de Hong-Kong (traite); fleuriste; téléphoner à maman; téléphoner à Christine. Un moucheron court sur le papier tandis que j'essaie de me concentrer sur l'une de ces listes. Une fois ces tâches accomplies, j'écoute de la musique allemande pour me consoler d'exister. Irmin Schmidt et Mahler: *le Chant de la terre*. Cela me berce un peu, je le constate avec reconnaissance. Le ciel est complètement bleu. Je pense aux couleurs des Delaunay. Pourtant, la vie est d'une laideur indicible, malgré les merveilles qu'elle contient. Au point que c'est difficile à croire. Les visions les plus transcendantes s'éteignent au contact de la dure réalité avec laquelle il faut, bon gré mal gré, apprendre à composer. Mais Juliana ne voit rien, n'entend rien, désespérément captive, retenue ailleurs, dans une autre bulle de ce monde impitoyable.

Les après-midi de beau temps passent, se succèdent en vain. Pourtant, je devine que tout comme moi elle éprouve la nuit la sensation désagréable de dégringoler entre les parois inhospitalières de la vie.

Un jour apparemment très ordinaire, la sonnerie du téléphone retentit dans la chambre toujours grande ouverte sur dehors. Elle dit: «As-tu du whisky? Je viens.» Faut-il le croire? Elle serait donc en route vers moi? Irène Schalvezon vient à mon secours tandis que je me souviens des *Escaliers d'eau*: «Et maintenant c'est comme dans les rêves, elle nous apparaît assise sur un divan, marchant dans une rue, s'appuyant contre un mur, boutonnant son corsage, mettant ses chaussures, brossant ses cheveux. Elle rit. Elle agite les mains. Elle mord dans un morceau de pain.»

Juliana, peu de temps après, est en bas. Je la vois. Elle est sur le trottoir avec ses fleurs. On dirait que je ne peux pas le croire: j'ai peur de souffrir, de faire souffrir. Rien n'arrive autrement. Je l'entraîne sous les arbres qui bordent la maison exceptionnellement silencieuse. J'entends même son souffle tandis que je me déplace à côté d'elle. Les verres sont déjà dehors, le whisky déjà prêt aussi sur la table d'osier. Je dis «Assieds-toi» et il arrive une chose étrange: les chaises sont toujours vides et je vois que le corps s'éloigne, dans un mouvement lent et aérien. J'essaie de protester. Je crie: «Non!» J'essaie d'étendre le bras pour la retenir mais mes jambes, soudainement, sont en coton et refusent de me soutenir, tandis qu'elle s'éloigne. Je suis extrêmement troublée par ses mouvements surnaturels, n'ayant même pas eu le temps de prendre les fleurs qu'elle semblait vouloir me tendre. Je crie: «Reviens! Viens!», car je sais que

bientôt elle ne m'entendra plus. Visiblement, quelque chose ne va pas. Alors je crie encore plus fort: «Juliana!», et elle s'écroule à son tour mais tout en se désintégrant. Même les vêtements, ses vêtements, tombent en poussière épaisse, faisant sur la pelouse un tumulus qui éteint tous mes espoirs. Et la vision elle-même s'embrouille, de sorte que je ne suis désormais plus en mesure de continuer à la rechercher parmi tous ces signes décourageants. Je me souviens d'avoir vomi en essayant de me retourner. Quelqu'un que je n'avais jamais vu m'est ensuite apparu dans des proportions gigantesques, sans que je puisse deviner de qui il aurait pu s'agir au juste. Un prêtre dans sa soutane enflée par le vent? Un vidangeur muni d'un grand sac à ordures? Un fossoyeur venu pour achever la besogne? Il me semble aussi avoir aperçu la bouteille d'alcool ambré se déversant par grandes giclées sur son tumulus à elle, puis se dirigeant ensuite vers le mien, qui jusque-là m'était demeuré invisible. Ce fut ensuite, me semble-t-il, une flamme instantanément transformée en brasier.

Juliana, j'ai bien peur que ce soit trop tard, qu'à tout jamais tu me fasses défaut. Nous serons pareilles aux pétales du magnolia une fois la saison passée, répandus sous l'arbre de vie qui les portait.

Aurais-tu aimé venir te reposer avec moi avant que le vrai été commence? Nous aurions pu bavarder, boire même les petits glaçons presque finis de fondre et bavarder encore. Mais il me semble avoir aperçu quelqu'un, un prêtre ou un fossoyeur menaçant. Dis-moi que je rêve. Dis-moi que je rêve, Juliana. Je déteste être obligée de crier.

mai 1987

Lise Harou, née en 1950, a publié trois romans chez VLB Éditeur depuis 1981: *Chroniques souterraines*, *Devant l'étang* et *À propos de Maude*. La nouvelle «Y a-t-il une vie avant la mort?» a été le point de départ d'un texte plus élaboré qui paraîtra dans *Parcours piégés*, un recueil actuellement en préparation.